
Documents sauvegardés

Mardi 27 septembre 2016 à 18 h 21

1 document

EUROPRESSE.COM

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UNIVERSITE-DE-TOURS et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

3 Courrier international

La revanche des "ploucs blancs"

À l'écrit, la première occurrence du terme "white trash" [racaille blanche] date du début du XIX^e siècle. L'expression reste très courante de nos jours et fait partie d'un riche vocabulaire qui

18 août 2016

Courrier international

Type de source	Presse • Magazines et revues
Périodicité	Hebdomadaire
Couverture géographique	Internationale
Provenance	France

Tel que publié

p. 20



p. 21



La revanche des "ploucs blancs"

Edward Luce

Raillés et méprisés depuis toujours, les "rednecks" sont pour beaucoup dans le succès de Donald Trump. Leur histoire aide à décoder l'actuelle campagne présidentielle.

-Financial Times (extraits) Londres - Al'écrit, la première occurrence du terme "*white trash*" [racaille blanche] date du début du XIX^{siècle}. L'expression reste très courante de nos jours et fait partie d'un riche vocabulaire qui remonte à la première colonie américaine, installée à Jamestown, en Virginie. A l'époque, les domestiques corvéables à merci, les vagabonds congénitaux et les divers criminels refourgués par l'Angleterre au Nouveau Monde étaient qualifiés d' "*ordures*".

Depuis le XVII^{siècle}, très peu de choses ont changé, si ce n'est que le lexique s'est considérablement enrichi. Les Blancs pauvres ont tour à tour été appelés : lourdauds, parias, péteux, péquenots, ploucs, dégénérés, rustres, nègres blancs et cassos. Aujourd'hui, on pourrait ajouter "électeurs de Trump" à cette liste. Si les Etats-Unis exècrent l'identité de classe, il n'empêche que les sous-prolétaires blancs du pays sont parfaitement catalogués.

En réalité, les Etats-Unis ont été fondés sur de strictes distinctions entre les classes sociales, ce que raconte l'historienne Nancy Isenberg dans son livre *White Trash* [non

Dessin de Haddad paru dans Al-Hayat, Londres.

traduit en français]. Les esclaves africains n'étaient pas le seul groupe privé de droits, et il a fallu attendre deux ou trois générations après la révolution américaine [qui commence en 1763] pour que de nombreux Etats accordent le droit de vote aux citoyens qui n'étaient pas propriétaires terriens. Au XVIII^{siècle}, Benjamin Franklin, autodidacte américain par excellence, appelait les habitants des zones rurales de Pennsylvanie les "*déchets de l'Amérique*". Pour les présidents George Washington et Thomas Jefferson, les membres des "classes sociales inférieures" étaient uniquement bons à être fantassins pendant la guerre d'Indépendance. Si les Anglais avaient expédié leurs indésirables outre-Atlantique, les premiers présidents des Etats-Unis ont encouragé les parias à poursuivre la route vers l'Ouest. Ceux qui sont partis dans le Sud sont devenus des "péteux" - un terme issu de l'argot signifiant "lâcher un vent" ou venant de la tendance de ces "bruyants vantards" à "lâcher des vannes". Quoi qu'il

en soit, ils n'étaient pas les bienvenus.

Valeurs sudistes. C'est seulement l'avènement d'Andrew Jackson qui a permis à ce groupe de peser sur les scrutins. Pour beaucoup, la véritable naissance de la démocratie américaine remonte à 1828, quand cet esclavagiste et héros de guerre a remporté l'élection présidentielle. John Quincy Adams, professeur à Harvard et fils du deuxième président des Etats-Unis, se moquait de ses diatribes mal dégrossies. Andrew Jackson a tourné ces critiques à son avantage en se présentant comme un "autodidacte" et un "natif". Difficile de ne pas voir un parallèle avec la bataille qui fait rage aujourd'hui entre l'élite américaine formée dans les universités les plus prestigieuses et les populistes antisystème.

Mais les descendants des premiers colons n'étaient pas les seuls à mépriser les Blancs frustes. Les Africains en faisaient autant. Beaucoup pensent d'ailleurs que l'expression "pauv' ploucs blancs" [*po' white trash* en anglais] aurait été inventée par des esclaves. Ça ne fait aucun doute pour le terme "redneck", comme en témoigne une chanson citée par Nancy Isenberg : "J'aime autant être un nègre et labourer à la baguelette plutôt qu'être un péquenot blanc avec un long cou rouge."

On peut difficilement interpréter l'histoire des Etats-Unis - ou décoder l'élection présidentielle de 2016 - sans se référer à la lutte entre les Blancs pauvres et

les descendants des anciens esclaves. Lyndon B. Johnson, qui est arrivé à la Maison-Blanche un siècle après la guerre de Sécession [en 1963], en a saisi les conséquences politiques de manière frappante. "Si vous pouvez convaincre l'homme blanc le plus médiocre qu'il vaut mieux que l'homme de couleur le plus talentueux, il ne s'apercevra pas que vous lui faites les poches", a-t-il déclaré. Diable, si vous lui mettez sous le nez quelqu'un à mépriser, il videra même ses poches pour vous." En 2009, un an après l'élection de Barack Obama, le nombre de menaces de mort proférées contre le président américain avait augmenté de 400 % - un chiffre qu'il est difficile d'expliquer sans se référer aux propos de Lyndon B. Johnson.

Carol Anderson, professeur d'études africaines-américaines, a commencé à rédiger *White Rage* ["Colère blanche", non traduit en français] après la mort de Michael Brown - jeune homme noir tué par un policier en 2014 à Ferguson, dans le Missouri. Pendant les émeutes qui ont suivi, on lui a demandé d'expliquer la "colère des Noirs". Pour elle, c'était prendre les choses à l'envers. Les croix enflammées et les draps blancs ont peut-être disparu, mais l'esprit du Ku Klux Klan [l'organisation suprématiste blanche] survit sous d'autres formes. "Le détonateur de la colère blanche est inévitablement l'avancement des Noirs", écrit-elle.

Son récit commence par le retour de bâton observé dans le

Sud dès la fin de la guerre de Sécession, en 1865. Pendant plus d'un siècle, les victoires remportées sur le papier par les esclaves affranchis [à l'issue de la guerre] n'ont pas été traduites dans la pratique. La Cour suprême a vidé de toute substance les 13, 14 et 15 amendements de la Constitution, qui abolissaient l'esclavage et accordaient aux hommes affranchis les droits de tout citoyen. Ce phénomène a atteint son apogée en 1898 avec la célèbre affaire *Plessey vs Ferguson*, quand un homme noir s'est vu refuser le droit légal de contester les lois Jim Crow, qui imposaient la ségrégation. La population noire a échangé des chaînes d'acier contre des restrictions de ses droits civiques. Et tous ceux qui osaient s'approcher des urnes étaient tabassés ou lynchés. "L'esclavage dans le Sud est peut-être mort", a déclaré un auteur africain-américain, mais il a continué de nous gouverner depuis la tombe."

Les partisans des valeurs sudistes mettaient régulièrement en avant les droits des Etats contre l'ingérence du gouvernement fédéral. Et cette philosophie prévaut encore aujourd'hui. Depuis que Barack Obama est à la Maison-Blanche, une série de lois a été adoptée par les Etats pour lutter contre la fraude électorale - un problème en fait complètement anecdotique. Ces dernières années, neuf des douze anciens Etats confédérés ont adopté ou proposé en matière de pièces d'identité au moins deux conditions qui entravent le droit

de vote [et qui touchent surtout les Noirs et les pauvres]. Certains Etats ont aboli la possibilité de voter en avance le dimanche précédant le jour du scrutin - un créneau populaire qui suit la messe du dimanche et qui a la faveur de la population noire. L'élection de Barack Obama semble avoir catalysé la volonté de renforcer l'"intégrité des urnes".

Dégoût. Ainsi, que l'histoire des Etats-Unis soit racontée du point de vue des Blancs pauvres ou des Africains-Américains, les conclusions sont remarquablement similaires. Il est impossible de comprendre le contexte actuel sans se remémorer le passé. Comme le montre Nancy Isenberg dans son ouvrage capital, la quête américaine d'une union plus parfaite consiste avant tout à rejouer les batailles de l'Histoire. Certes, les progrès des Etats-Unis ont été considérables. Mais la cause perdue du glorieux Sud n'a jamais vraiment été abandonnée. La horde des partisans d'Andrew Jackson - de grands buveurs de cidre affublés de peaux de rats laveurs - ne s'accommode toujours pas des valeurs urbaines. Et le dégoût profond de la classe intellectuelle pour le style de vie des plus modestes n'a d'égal que sa culpabilité pour le péché originel de l'esclavage.

Harriet Beecher Stowe, célèbre abolitionniste et auteur de *La Case de l'oncle Tom*, a aussi écrit un ouvrage moins connu sur les Blancs pauvres, *Dred : histoire du grand marais maudit*. Si elle éprouve une grande

compassion pour les esclaves, elle assimile les Blancs à une classe de dégénérés, sujette à la criminalité, à l'immoralité et à l'ignorance. Son écoeurante fascination horrifiée survit aujourd'hui dans la culture populaire. Les émissions de télé-réalité comme *Here Comes Honey Boo Boo*, *Redneck Island*, *Hillbilly Handfishin'* et *Moonshiners* enregistrent des chiffres d'audience phénoménaux. Ce thème est depuis longtemps une pierre angulaire des succès télévisés. Dans les années 1960, *The Beverley Hillbillies* [Les ploucs de Beverley] racontait l'histoire d'une famille des Appalaches qui avait trouvé du pétrole. Mais ces nouveaux riches étaient toujours aussi frustes et l'Amérique a ri de leurs moeurs grossières. Elle en rit encore. Mais les "pauv' ploucs blancs" - cible des moqueries - sont en passe de prendre leur revanche.

L'idée d'une coalition économique entre les Blancs pauvres et les Noirs pauvres pour bousculer la scène politique américaine n'a jamais été si inconcevable. Trop de Blancs veulent reprendre le contrôle de leur pays - quel que soit le sens de cette phrase. Ce n'est pas un objectif que partagent les Africains-Américains ou les autres minorités. Black Lives Matter [le mouvement "Les vies noires comptent", qui milite contre les violences policières] est résolument tourné vers l'avenir.

Sous l'apparence improbable de Donald Trump, la rébellion d'Andrew Jackson survit. Mais

[en raison du poids croissant des minorités] elle est vouée à l'échec. Comme l'a déclaré le sénateur républicain Lindsey Graham : *"Nous ne fabriquons pas assez de mecs blancs en colère pour être viables à long terme."*

© 2016 Courrier international. Tous droits réservés.



Ce certificat est émis à des fins de visualisation personnelle et temporaire. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions. Date d'émission : 2016-09-27 news-20160818-IL-0032